



FRAGMENTS

DU

SONGE DE VAUX.

1671.

AVERTISSEMENT

DU RECUEIL INTITULÉ FABLES NOUVELLES
ET AUTRES POÉSIES.

PARIS, 1671, in-12.

Parmi les ouvrages dont ce recueil est composé, le lecteur verra trois fragments d'une description de Vaux, laquelle j'entrepris de faire il y a environ douze ans. J'y consumai près de trois années. Il est depuis arrivé des choses qui m'ont empêché de continuer. Je reprendrais ce dessein si j'avais quelque espérance qu'il réussit, et qu'un tel ouvrage pût plaire aux gens d'aujourd'hui : car la poésie lyrique ni l'héroïque, qui doivent y régner, ne sont plus en vogue comme elles étaient alors. J'expose donc au public trois morceaux de cette description : ce sont des échantillons de l'un et de l'autre style. Que j'aie bien fait ou non de les employer tous deux dans un même poème, je m'en dois remettre au goût du lecteur, plutôt qu'aux raisons que j'en pourrais dire. Selon le jugement qu'on fera de ces trois morceaux, je me résoudrai. Si la chose plaît, j'ai dessein de continuer; sinon, je n'y perdrai pas de temps davantage. Le temps est chose de peu de prix, quand on ne s'en sert pas mieux que je fais; mais, puisque j'ai résolu de m'en servir, je dois reconnaître qu'à mon égard la saison de le ménager est tantôt venue.

J'ai fait connaître en détail le contenu de ce recueil dans l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de la Fontaine*. Les pièces qui s'y trouvent sont réparties, dans la présente édition, dans les fables et dans les œuvres diverses; mais cet avertissement, qui concerne presque en entier les fragments du Songe de Vaux, a dû être placé ici.

Ces choses étaient l'arrestation et la condamnation de Fouquet, pour qui la Fontaine a composé cet ouvrage, et qui lui avait fait remettre, pour cet effet, des mémoires descriptifs par les différents artistes qu'il avait employés à l'embellissement de Vaux. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*.

Passons à ce qu'il est nécessaire qu'on sache pour l'intelligence de ces fragments. Je ne la saurais donner au lecteur sans exposer à ses yeux presque tout le plan de l'ouvrage. C'est ce que je m'en vas faire, moins succinctement à la vérité que je ne voudrais, mais utilement pour moi; car par ce moyen j'apprendrai le sentiment du public, aussi bien sur l'invention et sur la conduite de mon poème en gros, que sur l'exécution de chaque endroit en détail, et sur l'effet que le tout ensemble pourra produire.

Comme les jardins de Vaux étaient tout nouveau plantés, je ne les pouvais décrire en cet état, à moins que je n'en donnasse une idée peu agréable, et qui, au bout de vingt ans, aurait été sans doute peu ressemblante. Il fallait donc prévenir le temps: cela ne se pouvait faire que par trois moyens: l'enchantement, la prophétie, et le songe. Les deux premiers ne me plaisaient pas; car, pour les amener avec quelque grâce, je me serais engagé dans un dessein de trop d'étendue: l'accessoire aurait été plus considérable que le principal. D'ailleurs il ne faut avoir recours au miracle que quand la nature est impuissante pour nous servir. Ce n'est pas qu'un songe soit si suivi, ni même si long que le mien sera; mais il est permis de passer le cours ordinaire dans ces rencontres; et j'avais pour me défendre, outre le Roman de la Rose, le Songe de Polyphile, et celui même de Scipion.

Je feins donc qu'en une nuit du printemps m'étant endormi, je m'imagine que je vas trouver le Sommeil, et le prie que par son moyen je puisse voir Vaux en songe: il commande aussitôt à ses ministres de me le montrer. Voilà le sujet du premier fragment.

A peine les Songes ont commencé de me représenter Vaux, que tout ce qui s'offre à mes sens me semble réel: j'oublie le dieu du Sommeil, et les démons qui l'entourent;

Ceci nous donne à peu près la date de cette composition: car l'on sait que Fouquet fit commencer en 1653 les travaux du palais et des jardins de Vaux-le-Vicomte, près de Melun, et sur les bords de la Seine. Ils coûtèrent dix-huit millions, qui valent près de trente-six millions de notre monnaie actuelle.

j'oublie enfin que je songe. Les cours du château de Vaux me paraissent jonchées de fleurs: je découvre de tous les côtés l'appareil d'une grande cérémonie: j'en demande la raison à deux guides qui me conduisent. L'un d'eux me dit qu'en creusant les fondements de cette maison on avait trouvé, sous des voûtes fort anciennes, une table de porphyre, et sur cette table un écrin plein de pierreries, qu'un certain sage, nommé Zirzimir, fils du soudan Zarzafiel, avait autrefois laissé à un druide de nos provinces. Au milieu de ces pierreries, un diamant d'une beauté extraordinaire, et taillé en cœur, se faisait d'abord remarquer; et, sur les bords d'un compartiment qui le séparait d'avec les autres bijoux, se lisait en lettres d'or cette devise, que l'on n'avait pu entendre:

Je suis constant, quoique j'en aime deux.

On avait porté à Oronte l'écrin ouvert, et au même état qu'il s'était trouvé. Il l'avait laissé fermer en le maniant, sans que depuis il eût été possible de le rouvrir, tant la force de l'enchantement était grande. Sur le couvercle de cet écrin, se voyait le portrait du roi, et autour était écrit: SOIT DONNÉ À LA PLUS SAVANTE DES FÉES. Sous l'écrin cette prophétie était gravée:

Quand celle-la qui plus vaut qu'on la prise
En fait de charme, et plus a de pouvoir,
Aux assistants, dans Vaux en mainte guise
De son bel art aura fait apparoir,
Lors s'ouvrira l'écrin de forme exquise
Que Zirzimir forgea par grand savoir,
Et l'on verra le sens de la devise
Qu'aucun mortel n'aura jamais su voir.

Pour satisfaire à l'intention du mage, et pour l'accomplissement de la prophétie, mais plus encore pour attirer les maîtresses de tous les arts, et leur donner par ce moyen l'occasion d'embellir la maison de Vaux, Oronte avait fait publier que tout ce qu'il y avait de savantes fées dans le monde pouvaient venir contester le prix proposé; et ce prix était le portrait du roi, qui serait donné par des juges, sur les raisons que chacune apporterait pour prouver les charmes et l'excellence de son art. Plusieurs étaient accourues; mais, la plupart ne pouvant contribuer aux beautés de Vaux, et, par conséquent, le prix n'étant pas pour elles apparemment; la plupart, dis-je, persuadées que la prophétie ne les regardait en aucune sorte, s'étaient retirées. Il n'en était demeuré que quatre, l'Architecture, la Peinture, l'Intendant du jardinage, et la Poésie: je les appelle Palatiane, Apellanire, Hortésie, et Calliopée. Le lendemain, ce grand différend se devait juger en la présence d'Oronte et de force demi-dieux. Voilà ce que l'un de mes deux guides me dit, et le sujet du second fragment: il contient les harangues des quatre fées.

Et pour égayer mon poème, et le rendre plus agréable (car une longue suite de descriptions historiques serait une chose fort ennuyeuse), je les voulais entremêler d'épisodes d'un caractère galant. Il y en a trois d'achevés: l'aventure d'un écureuil, celle d'un cygne près de mourir, celle d'un saumon et d'un esturgeon qui avaient été présentés

Fouquet.

vifs à Oronte. Cette dernière aventure fait le sujet de mon troisième fragment.

Le reste de ce recueil contient des ouvrages que j'ai composés en divers temps sur divers sujets. S'ils ne plaisent par leur bonté, leur variété suppléera peut-être à ce qui leur manque d'ailleurs.

AVERTISSEMENT

QUI PRÉCÈDE IMMÉDIATEMENT LE SONGE DE VAUX
DANS LE RECUEIL DE 1671.

Des pièces suivantes, les trois premières sont des fragments de la description de Vaux, laquelle j'ai fait venir en un songe, à l'exemple d'autres sujets que l'on a ainsi traités. Ce n'est pas ici le lieu ni l'occasion de faire savoir les raisons que j'en ai eues. L'avertissement les contient: il est nécessaire de le lire pour bien entendre ces trois morceaux, et pour pouvoir tirer de leur lecture quelque sorte de plaisir. Le premier est le commencement de l'ouvrage. Le lecteur, si bon lui semble, peut croire que l'Aminte dont j'y parle représente une personne particulière; si bon lui semble, que c'est la beauté des femmes en général; s'il lui plaît même, que c'est celle de toutes sortes d'objets. Ces trois explications sont libres. Ceux qui cherchent en tout du mystère, et qui veulent que cette sorte de poème ait un sens allégorique, ne manqueront pas de recourir aux deux dernières. Quant à moi, je ne trouverai pas mauvais qu'on s'imagine que cette Aminte est telle ou telle personne: cela rend la chose plus passionnée, et ne la rend pas moins héroïque.

FRAGMENTS

DU

SONGE DE VAUX.

I².

Acanthe s'étant endormi une nuit du printemps, songea qu'il était allé trouver le Sommeil, pour le prier que, par son moyen, il pût voir le palais de Vaux avec ses jardins: ce que

Il y avait en effet beaucoup de variété dans ce recueil, puisque, outre ces fragments du Songe de Vaux, il contenait des fables, des épîtres, des odes, des épigrammes, des madrigaux, une ballade, un rondeau, des élégies, et enfin le poème d'Adonis.

La Fontaine, dans son recueil de 1671, a mis en tête de ce fragment *chapitre premier*; mais comme dans les fragments qui suivent il ne fait plus mention de chapitre, nous avons supprimé ce titre.

le Sommeil lui accorda, commandant aux Songes de les lui montrer.

Lorsque l'an se renouvelle,
En cette aimable saison
Où Flore amène avec elle
Les Zéphirs sur l'horizon ;
Une nuit que le silence
Charma tout par sa présence,
Je conjurai le Sommeil
De suspendre mon réveil
Bien loin par delà l'aurore.
Le Sommeil n'y manqua pas :
Et je dormirais encore,
Sans Aminte et ses appas.

Cette fière beauté, qui s'érige un trophée
Du cruel souvenir de mes vœux impuissants,
Souffrit que cette nuit les charmes de Morphée
Aussi bien que les siens régnaient sur mes sens.
Il me fit voir en songe un palais magnifique,
Des grottes, des canaux, un superbe portique,
Des lieux que pour leurs beautés
J'aurais pu croire enchantés,
Si Vaux n'était point au monde :
Ils étaient tels, qu'au soleil
Ne s'offre au sortir de l'onde
Rien que Vaux qui soit pareil.

C'était aussi cette maison magnifique, avec ses accompagnements et ses jardins, lesquels Sylvestre m'avait montrés, et que ma mémoire conservait avec un grand soin, comme étant les plus précieuses pièces de son trésor. Ce fut sur ce fondement que le Songe éleva son frère édifice, et tâcha de me faire voir les choses en leur plus grande perfection. Il choisit pour cela tout ce qu'il y avait de plus beau dans ses magasins ; et, afin que mon plaisir durât davantage, il voulut que cette apparition fût mêlée d'aventures très-remarquables. Je vis des plantes, je vis des marbres, je vis des cristaux liquides, je vis des animaux, et des hommes. Au commencement de mon songe il m'arriva une chose qui m'était arrivée plusieurs autres fois, et qui arrive souvent à chacun ; c'est qu'une partie des objets sur la pensée desquels je venais de m'endormir me repassa d'abord en l'esprit. Je m'imaginai que j'étais allé trouver le Sommeil, pour le prier de me montrer Vaux, dont on m'avait dit des choses presque incroya-

bles. Le logis du dieu est au fond d'un bois où le silence et la solitude font leur séjour : c'est un antre que la nature a taillé de ses propres mains, et dont elle a fortifié toutes les avenues contre la clarté et le bruit.

Sous les lambris moussus de ce sombre palais,
Écho ne répond point, et semble être assoupie :
La molle Oisiveté, sur le seuil accroupie,
N'en bouge nuit et jour, et fait qu'aux environs
Jamais le chant des coqs, ni le bruit des clairons,
Ne viennent au travail inviter la nature ;
Un ruisseau coule auprès, et forme un doux murmure.
Les simples dédiés au dieu de ce séjour

Sont les seules moissons qu'on cultive à l'entour :
De leurs fleurs en tout temps sa demeure est semée.
Il a presque toujours la paupière fermée.
Je le trouvai dormant sur un lit de pavots :
Les Songes l'entouraient sans troubler son repos ;
De fantômes divers une cour mensongère,
Vains et frêles enfants d'une vapeur légère,
Troupe qui sait charmer le plus profond ennui,
Prête aux ordres du dieu, volait autour de lui.
Là, cent figures d'air en leurs moules gardées,
Là, des biens et des maux les légères idées,
Prévenant nos destins, trompant notre désir,
Formaient des magasins de peine ou de plaisir.

Je regardais sortir et rentrer ces merveilles :
Telles vont au butin les nombreuses abeilles,
Et tel, dans un état de fourmis composé,
Le peuple rentre et sort, en cent parts divisé.
Confus, je m'écriai : Toi que chacun réclame,
Sommeil, je ne viens pas t'implorer dans ma flamme ;
Conte à d'autres que moi ces mensonges charmants
Dont tu flattes les vœux des crédules amants ;
Les merveilles de Vaux me tiendront lieu d'Aminte :
Fais que par ces démons leur beauté me soit peinte.
Tu sais que j'ai toujours honoré tes autels ;
Je t'offre plus d'encens que pas un des mortels :
Doux Sommeil, rends-toi donc à ma juste prière.
A ces mots, je lui vis entr'ouvrir la paupière ;
Et, refermant les yeux presque au même moment :
Contentez ce mortel, dit-il languissamment.

Tout ce peuple obéit sans tarder davantage :
Des merveilles de Vaux ils m'offrirent l'image ;
Comme marbres taillés leur troupe s'entassa ;
En colonne aussitôt celui-ci se plaça ;
Celui-là chapiteau vint s'offrir à ma vue ;
L'un se fit piédestal, l'autre se fit statue ;
Artisans qui peu chers, mais qui, prompts et subtils,
N'ont besoin pour bâtir de marbre ni d'outils,

¹ Par ces génies. Le mot démons est pris ici dans l'acception que les anciens donnaient à ce mot.

Font croître en un moment des fleurs et des ombrages,
Et, sans l'aide du temps, composent leurs ouvrages.

II.

Les vers suivants ne sont pas de la description de Vaux : je les envoyai à une personne qui en voulait voir de moi, et lui envoyai en même temps le fragment qui suit. Comme ces vers y peuvent servir d'argument en quelque façon, j'ai cru qu'il ne serait pas hors de propos de les mettre en tête.

Ariste, vous voulez voir des vers de ma main,
Vous qui du chantre grec ainsi que du romain
Pourriez nous étaler les beautés et les grâces,
Et qui nous invitez à marcher sur leurs traces.
Vous ne trouverez point chez moi cet heureux art
Qui cache ce qu'il est, et ressemble au hasard :
Je n'ai point ce beau tour, ce charme inexprimable
Qui rend le dieu des vers sur tous autres aimable :
C'est ce qu'il faut avoir, si l'on veut être admis
Parmi ceux qu'Apollon compte entre ses amis.
Homère épand toujours ses dons avec largesse ;
Virgile à ses trésors sait joindre la sagesse :
Mes vers vous pourraient-ils donner quelque plaisir,
Lorsque l'antiquité vous en offre à choisir ?
Je ne l'espère pas ; et cependant ma muse
N'aura jamais pour vous de secret ni d'excuse ;
Ce que vous souhaitez, il faut vous l'accorder ;
C'est à moi d'obéir, à vous de commander.
Je vous présente donc quelques traits de ma lyre :
Elle les a dans Vaux répétés au Zéphyre.
J'y fais parler quatre arts fameux dans l'univers,
Les palais, les tableaux, les jardins, et les vers.
Ces arts vantent ici tour à tour leurs merveilles.
Je soupire en songeant au sujet de mes veilles.
Vous m'entendez, Ariste, et d'un cœur généreux
Vous plaignez comme moi le sort d'un malheureux.
Il déplut à son roi ; ses amis disparurent ;
Mille vœux contre lui dans l'abord concoururent.
Malgré tout ce torrent, je lui donnai des pleurs ;
J'accoutumai chacun à plaindre ses malheurs.

¹ Sous ce nom je crois que la Fontaine désigne Pellisson, qui faisait aussi de très-bons vers.

² Nul n'a au contraire mieux possédé cet art que la Fontaine, et ce vers exprime admirablement bien le caractère de son talent.

³ La Fontaine fait ici allusion à Fouquet, et à l'épigramme adressée aux nymphes de Vaux. Voyez l'Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine, édit. in-18, t. 1, p. 85 ; édit. in-8°, p. 51.

Jadis en sa faveur j'assemblai quatre fées ;
Il voulut que ma main leur dressât des trophées :
Ouvre long, et qu'alors jeune encor j'entrepris.
Écoutez ces quatre arts, et décidez du prix.

L'Architecture, la Peinture, le Jardinage, et la Poésie, haranguent leurs juges, et contentent le prix proposé.

Un riche balustre faisait la séparation de la chambre d'avec l'alcôve ; l'estradade en était au moins élevée d'un pied, ce qui donnait encore plus d'éclat à cette action. Là, sur des tapis de Perse, on avait placé les sièges des demi-dieux ; ceux des juges y étaient aussi, mais à part, et un peu éloignés de la compagnie. Hors de l'alcôve étaient assises l'une près de l'autre les quatre fées. Ariste, Gelaste, et moi, nous étions debout vis-à-vis d'elles. On tira au sort pour savoir en quel rang elles parleraient. Ce fut à Palatiane de haranguer la première : elle se leva donc ; et après s'être approchée du balustre, elle se retourna à demi vers ses rivales, et leur adressant la voix, elle commença de cette sorte :

Quoi ! par vous ces honneurs sont aussi contestés !
Vous prétendez le prix qu'on doit à mes beautés ?
Ingrates, deviez-vous en avoir la pensée ?

A ces mots d'ingrates toutes se levèrent, et témoignèrent avoir quelque chose à dire ; mais les juges, pour éviter la confusion, ayant ordonné qu'elles ne s'interrompraient point, Palatiane continua en ces termes :

Juges, pardonnez-moi cette plainte forcée :
Je sais qu'en suppliante il fallait commencer ;
C'est à vous que ma voix se devait adresser ;
Mais le dépit m'emporte, et puisqu'il faut tout dire,
Enfin voilà le fruit, trop vaine Apellanire,
Dont vous reconnaissez mes bienfaits aujourd'hui.
Contre les aquilons mon art vous sert d'appui :
N'en ayez point de honte ; en sauvant votre ouvrage,
J'oblige aussi les dieux dont vous tracez l'image.
Hé bien ! vous la tracez, mais imparfaitement ;

⁴ Les travaux que Fouquet fit exécuter à Vaux-le-Vicomte n'ayant commencé qu'en 1653, la Fontaine avait au moins trente-quatre ans lorsqu'il commença cet ouvrage ; mais il s'était adonné tard à la poésie ; et après la traduction de l'Eunuque de Térence, le Songe de Vaux fut le premier ouvrage qu'il entreprit.

Et moi je leur bâtis un second firmament.
 Ce que je dis pour vous, je le dis pour les autres ;
 Tout ce qu'ont fait dans Vaux les le Bruns, les le Nôtres,
 Jets, cascades, canaux, et plafonds si charmants,
 Tout cela tient de moi ses plus beaux ornements.
 Contempler les efforts de quelque main savante,
 Juger d'une peinture, ou muette, ou parlante,
 Admirer d'Apollon les pinceaux ou la voix,
 Errer dans un jardin, s'égarer dans un bois,
 Se coucher sur des fleurs, respirer leur haleine,
 Écouter en rêvant le bruit d'une fontaine,
 Ou celui d'un ruisseau roulant sur des cailloux,
 Tout cela, je l'avoue, a des charmes bien doux :
 Mais enfin on s'en passe, et je suis nécessaire.
 Ce fut le seul besoin qui d'abord me fit plaire.
 Les autres se trouvaient des humains habités ;
 Avec les animaux ils formaient des cités :
 Je bâtis des maisons, je composai des villes.
 On ne voulait alors que de simples asiles ;
 Sur la nécessité se réglaient les souhaits :
 Aujourd'hui, que l'on veut de superbes palais,
 Je contente chacun en plus d'une manière :
 Des cinq ordres divers la grâce singulière
 Fait voir comme il me plaît l'éclat, la majesté,
 Ou les charmes divins de la simplicité.
 Je ne doute donc point qu'en présence d'Oronte
 Je n'obtienne le prix, vous n'emportiez la honte :
 Confuses, vous allez recevoir cette loi,
 Si c'est honte pour vous d'être moindres que moi.
 Tant d'œuvres, dont je rends les savants idolâtres,
 Colosses, monuments, cirques, amphithéâtres,
 Mille temples par moi bâtis en mille lieux,
 Les demeures des rois, celles mêmes des dieux,
 Rome, et tout l'univers, pour mon art sollicité.
 Juges, accordez-moi le prix que je mérite ;
 Car on n'aurait pas droit d'y vouloir parvenir,
 Si de la faveur seule il fallait l'obtenir.

Peu de temps après qu'elle eut cessé de parler, elle retourna s'asseoir. Sa fierté et le caractère de sa harangue n'avaient pas déplu : je le remarquai au visage des assistants. Les seules fées témoignaient beaucoup d'indignation, et secouaient la tête à chacune de ses raisons ; je vis même l'heure qu'Apellanire l'interromprait. Pour moi, ce qui me toucha le plus de tout son discours, ce fut l'épilogue. Apellanire, qui devait parler la seconde, prit la place que l'autre venait de quitter, et puis elle commença ainsi sa harangue :

Juges, si j'ai souffert des reproches frivoles,
 Ce n'est point pour manquer de droit ni de paroles :

Le respect seulement a retenu ma voix.
 Palatiane veut vous imposer des lois :
 Les honneurs ne sont faits que pour ses mains savantes ;
 Ce serait trop pour nous que d'être ses suivantes :
 Elle m'appelle ingrate, et pense m'ébranler ;
 Mais qui l'est de nous deux, puisqu'il en faut parler ?
 Sans tous ses ornements, serais-je pas la même ?
 Et quant à sa beauté, qui lui semble suprême,
 Bien souvent sans la mienne on n'y penserait pas ;
 Seule je sais donner du lustre à ses appas.
 Contre les aquilons elle m'est nécessaire ;
 Il n'est point de convert qui n'en pût autant faire.
 Où va-t-elle chercher le premier des humains ?
 Quels chefs-d'œuvres alors sont sortis de ses mains ?
 Qu'importe qu'elle serve aux dieux mêmes d'asile ?
 Car il ne s'agit pas d'être la plus utile ;
 C'est assez de causer le plaisir seulement,
 Pour satisfaire aux lois de cet enchantement ;
 En termes assez clairs la chose est exprimée :
 Soit donné, dit le mage, à la plus grande fée.
 En est-il de plus grande, ayant tout bien pesé,
 Que celle par qui l'œil est sans cesse abusé ?
 A de simples couleurs mon art plein de magie
 Sait donner du relief, de l'âme, et de la vie :
 Ce n'est rien qu'une toile, on pense voir des corps :
 J'évoque, quand je veux, les absents et les morts ;
 Quand je veux, avec art je confonds la nature.
 De deux peintres fameux qui ne sait l'imposture ?
 Pour preuve du savoir dont se vantaient leurs mains,
 L'un trompa les oiseaux, et l'autre les humains.
 Je transporte les yeux aux confins de la terre :
 Il n'est événement ni d'amour, ni de guerre,
 Que mon art n'ait enfin appris à tous les yeux.
 Les mystères profonds des enfers et des cieux
 Sont par moi révélés, par moi l'œil les découvre :
 Que la porte du jour se ferme, ou qu'elle s'ouvre,
 Que le soleil nous quitte, ou qu'il vienne nous voir,
 Qu'il forme un beau matin, qu'il nous montre un beau soir,
 J'en sais représenter les images brillantes.
 Mon art s'étend sur tout ; c'est par mes mains savantes
 Que les chants, les déserts, les bois, et les cités,
 Vont en d'autres climats étaler leurs beautés.
 Je fais qu'avec plaisir on peut voir des naufrages,
 Et les malheurs de Troie ont plu dans mes ouvrages :
 Tout y rit, tout y charme ; on y voit sans horreur
 Le pâle désespoir, la sanglante fureur,
 L'inhumaine Clotho qui marche sur leurs traces :
 Jugez avec quels traits je sais peindre les Grâces.
 Dans les maux de l'absence on cherche mon secours :
 Je console un amant privé de ses amours,
 Chacun par mon moyen possède sa cruelle.
 Si vous avez jamais adoré quelque belle
 (Et je n'en doute point, les sages ont aimé),
 Vous savez ce que peut un portrait animé :

Dans les cœurs les plus froids il entretient des flammes.
 Je pourrais vous prier par celui de vos dames ;
 En faveur de ses traits, qui n'obtiendrait le prix ?
 Mais c'est assez de Vaux pour toucher vos esprits :
 Voyez, et puis jugez ; je ne veux autre grâce.

Les raisons de cette seconde me semblèrent encore plus pressantes que celles de la première ; surtout ce qu'elle dit de l'intention du mage fit beaucoup d'effet. Il s'éleva là-dessus un secret murmure, qui lui donna quelque espérance de la victoire ; et le chagrin qu'en ce moment-là témoignèrent les autres fées fit une partie de sa joie, aussi bien que la satisfaction qui parut sur le visage des écoutants. Palatiane, ne jugeant pas à propos de laisser plus longtemps dans les esprits une impression si favorable pour sa rivale, se leva encore une fois, et, de la place où elle était, elle représenta aux juges que si l'art de la peinture trompait les yeux, celui de l'architecture leur faisait voir des merveilles bien plus étonnantes. Tel pouvait-on appeler le puissant effort des machines qu'elle inventait ; telle, la pesanteur des colosses élevés comme par enchantement ; tels, tous ces ouvrages hardis dont l'imagination se trouve effrayée ; tels, enfin, ces amas de pierres qui font croire que l'Égypte a été peuplée de géants, et qui ont épuisé les forces de plusieurs millions d'hommes, aussi bien que les trésors d'une longue suite de rois. Palatiane ayant ainsi répliqué, ces deux fées repriront leur place ; et incontinent après, Hortésie, dont le tour était venu, approcha des juges, mais avec un abord si doux, qu'auparavant qu'elle ouvrit la bouche ils demeurèrent plus d'à demi persuadés, et ils eurent beaucoup de peine à ne se pas laisser corrompre aux charmes mêmes de son silence. Voici les propres paroles de sa harangue :

J'ignore l'art de bien parler,
 Et n'emploierai pour tout langage
 Que ces moments qu'on voit couler
 Parmi des fleurs et de l'ombrage.
 Là luit un soleil tout nouveau ;
 L'air est plus pur, le jour plus beau,
 Les nuits sont douces et tranquilles ;
 Et ces agréables séjours
 Chassent le soin hôte des villes,
 Et la crainte hôtesse des cours.

Mes appas sont les aleyons
 Par qui l'on voit cesser l'orage
 Que le souffle des passions
 A fait naître dans un courage :
 Seule, j'arrête ses transports ;
 La raison fait de vains efforts
 Pour en calmer la violence :
 Et si rien s'oppose à leur cours,
 C'est la douceur de mon silence,
 Plus que la force du discours.

Mes dons ont occupé les mains
 D'un empereur sur tous habile,
 Et le plus sage des humains
 Vint chez moi chercher un asile :
 Charles², d'un semblable dessein
 Se venant jeter dans mon sein,
 Fit voir qu'il était plus qu'un homme :
 L'un d'eux pour mes ombrages verts
 A quitté l'empire de Rome,
 L'autre celui de l'univers.

Ils étaient las des vains projets
 De conquérir d'autres provinces :
 Que s'ils se firent mes sujets,
 De mes sujets je fais des princes.
 Tel, égalant le sort des rois,
 Aristée errait autrefois
 Dans les vallons de Thessalie ;
 Et tel, de mets non achetés,
 Vivait sous les murs d'OEBALIE³
 Un amateur de mes beautés.

Libre de soins, exempt d'ennuis,
 Il ne manquait d'aucunes choses ;
 Il détachait les premiers fruits,
 Il cueillait les premières roses ;
 Et quand le ciel armé de vents
 Arrêtait le cours des torrents
 Et leur donnait un frein de glace,
 Ses jardins remplis d'arbres verts
 Conservaient encore leur grâce,
 Malgré la rigueur des hivers.

Je promets un bonheur pareil
 A qui voudra suivre mes charmes ;
 Leur douceur lui garde un sommeil
 Qui ne craindra point les alarmes :
 Il bornera tous ses desirs
 Dans le seul retour des zéphyrus ;
 Et, fuyant la foule importune,
 Il verra du fond de ses bois

¹ Dioclétien. ² Charles-Quint.
³ *Namque sub OEbalice...* VIRG., Georg., IV.

Les courtisans de la fortune
Devenus esclaves des rois.

J'embellis les fruits et les fleurs ;
Je sais parer Pomone et Flore .
C'est pour moi que coulent les pleurs
Qu'en se levant verse l'Aurore :
Les vergers, les parcs, les jardins,
De mon savoir et de mes mains
Tiennent leurs grâces nonpareilles ;
Là j'ai des prés, là j'ai des bois ;
Et j'ai partout tant de merveilles,
Que l'on s'égaré dans leur choix.

Je donne au liquide cristal
Plus de cent formes différentes,
Et le mets tantôt en canal,
Tantôt en beautés jaillissantes ;
On le voit souvent par degrés
Tomber à flots précipités :
Sur des glaciés je fais qu'il roule,
Et qu'il bouillonne en d'autres lieux ;
Parfois il dort, parfois il coule,
Et toujours il charme les yeux.

Je ne finirais de longtemps
Si j'exprimais toutes ces choses :
On aurait plus tôt au printemps
Compté les œillets et les roses.
Sans m'écarter loin de ces bois,
Souvenez-vous combien de fois
Vous avez cherché leurs ombrages :
Pourriez-vous bien m'ôter le prix,
Après avoir par mes ouvrages
Si souvent charmé vos esprits ?

Le discours d'Hortésie acheva de gagner tous
les assistants : Oronte et les demi-dieux se re-
gardèrent comme ravis ; les juges n'en firent
pas moins. Hortésie considérait tous ces signes
extérieurs avec la joie que l'on peut penser,
quand Apellanire, ayant parlé tout bas quelque
peu de temps aux deux fées qui étaient près
d'elle, déploya une toile que les plis de sa robe
tenaient cachée, et, la montrant de la main aux
juges, elle s'écria du lieu où elle était :

Juges, attendez un moment,
Et voyez quelle est cette fée
Qui de son visage charmant
Devant Oronte fait trophée ;
En voilà les traits éclatants ;
Elle était telle avant que le printemps

Lui rendit ses cheveux avec ses autres charmes :
Lorsque les jours sont inconstants,
Elle n'est jamais sans alarmes.

Après ces paroles, elle alla jusque dans l'al-
côve présenter aux juges la toile qu'elle tenait
déployée, et leur dit que c'était le portrait
d'Hortésie, qu'elle avait fait depuis quelques
mois. Ils en demeurèrent étonnés ; et jetant la
vue sur Hortésie, ils la tournèrent ensuite sur
sa peinture. La meilleure partie de ses grâces
y semblait éteinte, il n'y avait ni roses, ni lis
sur son teint ; tout y était languissant et à demi
mort ; on ne voyait que de la neige et des gla-
çons où on avait vu les plus florissantes mar-
ques de la jeunesse. Les juges auraient soup-
çonné la fidélité du portrait, s'ils ne se fussent
souvenus d'avoir vu Hortésie en cet état-là.
Chacun commença de douter qu'on voulût ac-
corder le prix à une beauté si frêle et si jour-
nalière : elle-même abandonna sa propre dé-
fense, et ne sut que répondre sur ce reproche.
Si bien qu'Apellanire s'en retournait toute
triomphante, lorsque Palatiane lui dit : N'in-
sultez point à une beauté qui craint tout, à ce
que vous dites : si elle languit tous les ans, elle
reprend aussi tous les ans de nouvelles forces ;
quant à vous, qu'est-il demeuré de ce qu'ont
fait autrefois vos Apelles et vos Zeuxis, que le
nom de leurs ouvrages, et les choses incroya-
bles que l'on en dit ? Les miens vivent plus de
siècles que les vôtres ne sauraient vivre d'an-
nées. Apellanire ne s'étonna point, et se douta
bien que Palatiane elle-même se verrait bien-
tôt confondue. Cela ne manqua pas d'arriver.

Ce fut par Calliopée.
Montrez-moi, dit cette fée,
Quelque chose de plus vieux
Que la chronique immortelle
De ces murs pour qui les dieux
Eurent dix ans de querelle.

Bien que par les flots amers
On aille au delà des mers
Voir encor vos pyramides,
J'ai laissé des monuments
Et plus beaux et plus solides
Que ces vastes bâtiments.

Mes mains ont fait des ouvrages
Qui verront les derniers âges

Sans jamais se ruiner :
Le temps a beau les combattre ;
L'eau ne les saurait miner,
Le vent ne peut les abattre.

Sans moi tant d'œuvres fameux,
Ignorés de nos neveux,
Périsaient sous la poussière :
Au Parnasse seulement
On emploie une matière
Qui dure éternellement.

Si l'on conserve les noms,
Ce doit être par mes sons,
Et non point par vos machines :
Un jour, un jour l'univers
Cherchera sous vos ruines
Ceux qui vivront dans mes vers.

Aussitôt elle s'approcha du balustre ; et lais-
sant Palatiane toute confuse, elle adoucit quel-
que peu sa voix, et parla ainsi :

Juges, vous le savez, et dans tout cet empire
Mon charme est plus connu que l'air qu'on y respire ;
C'est le seul entretien que l'on prise aujourd'hui ;
Pour comble de bonheur, Alcandre² en est l'appui.
Je n'en dirai pas plus, de peur que sa puissance
N'oblige vos esprits à quelque déférence.
Vous jugez bien pourtant quelle est une beauté
Qui possède son cœur, et qui l'a mérité ;
Mais, sans vous prévenir par les traits du bien dire,
Je répondrai par ordre, et cela doit suffire.

On dirait que ces arts méritent tous le prix.
Chaque fée a sans doute ébranlé les esprits :
Toutes semblent d'abord terminer la querelle.
La première a fait voir le besoin qu'on a d'elle.
Si j'ai de son discours marqué les plus beaux traits,
Elle loge les dieux, et moi je les ai faits.
Ce mot est un peu vain, et pourtant véritable :
Ceux qui se font servir le nectar à leur table,
Sous le nom de héros ont mérité mes vers ;
Je les ai déclarés maîtres de l'univers.

O vous qui m'écoutez, troupe noble et choisie,
Ainsi qu'eux quelque jour vous vivrez d'ambrosie ;
Mais Alcandre lui-même aurait beau l'espérer,
S'il n'implorait mon art pour la lui préparer.
Ce point tout seul devrait me donner gain de cause :
Rendre un homme immortel, sans doute est quelque chose :
Apellanire peut par ses savantes mains
L'exposer pour un temps aux regards des humains :

¹ HORAT., Carm. IV, od. XXX.

² Louis XIV.

Pour moi, je lui bâtis un temple en leur mémoire ;
Mais un temple plus beau, sans marbre et sans ivoire,
Que ceux où d'autres arts, avec tous leurs efforts,
De l'univers entier épuisent les trésors.
Par le second discours on voit que la peinture
Se vante de tenir école d'imposture,
Comme si de cet art les prestiges puissants
Pouvaient seuls rappeler les morts et les absents !
Ce sont pour moi des jeux : on ne lit point Homère,
Sans que tantôt Achille à l'âme si colère,
Tantôt Agamemnon au front majestueux,
Le bien-disant Ulysse, Ajax l'impétueux,
Et maint autre héros offre aux yeux son image :
Je les fais tous parler, c'est encor davantage.
La peinture après tout n'a droit que sur les corps ;
Il n'appartient qu'à moi de montrer les ressorts
Qui font mouvoir une âme, et la rendent visible :
Seule j'expose aux sens ce qui n'est pas sensible,
Et, des mêmes couleurs qu'on peint la vérité,
Je leur expose encor ce qui n'a point été.
Si pour faire un portrait Apellanire excelle,
On m'y trouve du moins aussi savante qu'elle ;
Mais je fais plus encore, et j'enseigne aux amants
A fléchir leurs amours en peignant leurs tourments.
Les charmes qu'Hortésie épand sous ses ombrages
Sont plus beaux dans mes vers qu'en ses propres ouvrages ;
Elle embellit les fleurs de traits moins éclatants :
C'est chez moi qu'il faut voir les trésors du printemps.
Enfin, j'imite tout par mon savoir suprême ;
Je peins, quand il me plaît, la peinture elle-même.
Oui, beaux-arts, quand je veux, j'étales vos attraits :
Pouvez-vous exprimer le moindre de mes traits ?
Si donc j'ai mis les dieux au-dessus de l'envie ;
Si je donne aux mortels une seconde vie ;
Si maint œuvre de moi, solide autant que beau,
Peut tirer un héros de la nuit du tombeau,
Si, mort en ses neveux, dans mes vers il respire ;
Si je le rends présent bien mieux qu'Apellanire ;
Si de Palatiane, au prix de mes efforts,
Les monuments ne sont ni durables ni forts ;
Si souvent Hortésie est peinte en mes ouvrages,
Et si je fais parler ses fleurs et ses ombrages,
Juges, qu'attendez vous ? et pourquoi consulter ?
Quel art peut mieux que moi cet écriin mériter ?
Ce n'est point sa valeur où j'ai voulu prétendre :
Je n'ai considéré que le portrait d'Alcandre.
On sait que les trésors me touchent rarement !
Mes veilles n'ont pour but que l'honneur seulement.
Gardez ce diamant dont le prix est extrême !
Je serai riche assez pourvu qu'Alcandre m'aime¹.

¹ Il faut se rappeler ici ce que la Fontaine a dit dans son avertissement, que l'écrin qui devait être donné en prix à l'une des fées renfermait un diamant d'une beauté extraordinaire, et sur le couvercle le portrait du roi.